**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse
**Band:** 14 (1869)
**Heft:** (11): Supplément au no 11 de la Revue Militaire Suisse

**Artikel:** Du passage des alpes par Annibal
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-357753

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 06.08.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

naparte et sans lui imposer absolument la même méthode, Jomini, par cette supposition, donnait à mesurer entre eux la distance, la différence initiale et originale des génies, au point de vue militaire. Frédéric n'était pas du tout sacrifié à Napoléon, mais il lui était légèrement subordonné comme capitaine. N'oublions pas que Jomini en 1803, quand il composait son livre, était dans la verve et le feu de l'âge; il avait vingt-quatre ans; il était enthousiaste; il était et il allait être de plus en plus, comme il l'a dit, « sous l'impression brûlante de la méthode rapide et impétueuse » de Napoléon. Il n'avait pas vu encore dans le glorieux capitaine qu'il se vouait à servir une seule faute de guerre; il était sous le charme. Frédéric restait pour lui le plus grand des capitaines qui avaient suivi l'ancien système; mais il avait cru devoir montrer ce qu'il eût pu faire en inventant le système nouveau. C'était, selon lui, « l'unique moyen de poser le grand problème, de manière à le résoudre. » Son esprit juste, son jugement essentiellement modéré, en rabattront assez plus tard et bientôt, dès après Iéna et à partir d'Eylau, dès qu'il verra poindre et sortir les fautes et les exagérations du système nouveau et du génie qui l'avait conçu; il dira alors, en rentrant dans la parfaite vérité:

« Loin de moi la pensée de décider si le *roi légitime* de la Prusse, ne voulant que défendre son trône et son pays, pouvait provoquer, dès 1756, cette révolution immense dans l'art militaire qu'un soldat, audacieux autant qu'habile, introduisit, quarante ans après, par la force des événements qui l'entraînait! Je reconnaîtrai même que Frédéric n'était point dans une situation à *jouer un si gros jeu*, et qu'en bornant ses plans à gagner du temps et à empêcher tout concert entre ses formidables ennemis, il prit le parti le plus sage. »

Ce qu'il avait retiré à Frédéric comme général, il le lui rendait amplement comme politique et comme caractère.

Nous continuerons à étudier les travaux et la carrière si souvent contrariée, si accidentée, de Jomini. *(Le Temps, 18 mai.)*

SAINTE-BEUVE.

## DU PASSAGE DES ALPES PAR ANNIBAL. (1)

Les sources principales sur cette question d'histoire militaire, si fort controversée, se réduisent à deux, Polybe et Tite-Live.

Polybe, qui écrivait soixante ans après l'évènement, qui fut ami personnel du vainqueur de Zama, et déclare avoir été sur les lieux, est une autorité puissante; malheureusement, parlant d'une région encore inconnue des Romains, comme l'étaient alors les Alpes occidentales, il n'a pu donner que bien peu d'indication de lieux reconnaissables. Les montagnes, les rivières, les bourgades, les territoires traversés ne sont guère nommés à partir du Rhône et ne le sont de nouveau qu'après l'entrée en Italie. La description exacte des distances, des dates

donné raison contre Jomini sur ce point; on lit dans les dictées de Sainte-Hélène: « Des écrivains militaires ont avancé que le roi de Prusse devait pénétrer par la « Moravie sur Vienne et terminer la guerre par la prise de cette capitale. *Ils ont « tort*: il eût été arrêté par les places d'Olmütz et de Brünn: arrivé au Danube, » il y eût trouvé toutes les forces de la monarchie réunies pour lui en disputer le « passage, dans le temps que l'insurrection hongroise se fût portée sur ses flancs. « Une opération aussi téméraire eût évidemment exposé son armée à une ruine « certaine... »

(1) Avec une carte.

et des faits que Polybe nous a transmise se prête par conséquent à des interprétations diverses.

Tite-Live, qui écrivait environ deux siècles après la seconde guerre punique, a puisé aux sources de Polybe et à d'autres. Ecrivant l'histoire d'évènements si frappants que la mémoire s'en était fortement conservée, vivant à une époque où les contrées traversées par Annibal étaient mieux connues, il fournit sur les divers incidents du célèbre passage des détails géographiques et ethnologiques plus précis. On peut encore déduire de son texte certaines variantes, mais celles-ci ont moins d'importance. Pour se refuser à croire que le passage de l'armée carthaginoise s'est opéré par le mont Genèvre, il faut se décider à rejeter absolument l'autorité de Tite-Live. C'est ce que font beaucoup d'auteurs, fondés sur ce motif, que Polybe est après tout la source principale, et qu'entre le récit de Polybe et celui de Tite-Live il faut absolument choisir.

Dans la courte narration que nous allons entreprendre, nous suivons les deux sources concurremment; nos lecteurs pourront donc voir, à chaque pas, si ces sources se contredisent réellement, ou bien si leur opposition est purement imaginaire.

### I. *Le passage des Alpes d'après Polybe et Tite-Live combinés.*

Informé que les Gaulois cisalpins venaient de soutenir une guerre acharnée contre la république romaine, dans laquelle ils avaient été vaincus mais non domptés, Annibal avait conçu le hardi dessein d'attaquer Rome par terre et de venir la chercher en Italie même, où il espérait relever par son apparition le courage abattu de tous les ennemis du nom romain. L'an 218 avant J.-C. il partit de Carthago nova (Carthagène) à la fin de mai, en suivant la côte jusqu'à Emporium (Castellon d'Ampurias), petit port situé aux confins de l'Espagne et de la Gaule, dans le fond du golfe de Rosas; la distance selon Polybe était de 4200 stades, soit 425 milles romains. D'Emporium, pour arriver au Rhône, Annibal dut passer les Pyrénées au col de Pertus. Au revers oriental non loin d'Illibéris (la ville neuve en langue Ibérienne) aujourd'hui Elne, il trouva les Ibères gaulois prêts à lui disputer le passage. Dans une conférence qu'il fit demander à leurs chefs, Annibal parvint à dissiper leurs craintes et conclut avec eux ce célèbre traité, en vertu duquel les plaintes des Carthaginois contre les indigènes devaient être soumises au jugement des femmes du pays (1).

D'Emporium à Elne Annibal parcourut 31 milles; d'Elne à Narbonne, l'une des principales cités des Volsces Tectosages, on en compte à peu près 50 d'après les Itinéraires romains; de Narbonne à Némausus (Nîmes), capitale des Volsces Arécomices, il y en a 92; en tout 172 Ajoutez à ce chiffre 30 milles pour arriver à Roquemaure, lieu où l'on suppose qu'Annibal a passé le Rhône, 4 lieues au-dessus d'Avignon, vous trouvez 202 milles, ce qui fait, à 2 milles près, les 1600 stades que, suivant Polybe, l'armée eut à parcourir depuis Emporium. Arrivé sur les bords du Rhône, Annibal vit que le passage lui serait fortement disputé. Il se trouvait alors à quatre journées de marche de la mer à peu près. Quel était le peuple qui entreprit de disputer le passage du Rhône aux troupes d'Annibal? Polybe ne le nomme pas, il dit seulement que c'était un peuple barbare. Tite-Live dit qu'en ce temps-là les Volsces occupaient les deux rives du Rhône, mais avant comme après, les Volsces avaient ce fleuve pour limite, et sur la rive gauche on trouve les Saluvii. Il semble donc plus probable que dans cette occasion Annibal eut affaire à ceux-ci. En effet :

(1) Plutarque (*de Virtut. mulier.*, p. 246). Ce n'était point là une exception mais une application de la règle en vertu de laquelle le for d'une contestation est toujours le for du défendeur. Chez les Aquitains, comme chez les Ibères d'Espagne et probablement aussi chez les Ligures, la gynécocratie avait de profondes bases, non-seulement dans les institutions de la famille, mais aussi dans celles de l'Etat. Ce régime social, si éloigné de nos mœurs, va à l'opposé de toutes les traditions ariennes, tandis qu'en Afrique et chez les peuples de race brune il a régné dès la plus haute antiquité.

1° Il avait traversé sans combat ni opposition la plus grande portion du territoire des Volsces, pourquoi ceux-ci auraient-ils combattu justement pour retenir l'ennemi chez eux, alors qu'il allait en sortir?

2° Les Volsces étaient d'origine celte, kymris, selon l'opinion de M. Amédée Thierry (1), or en toutes occasions dans cette guerre nous voyons les Celtes alliés d'Annibal et ennemis de Rome. Les Saluviens ou Salyens, en revanche, étaient d'origine ligurienne et depuis longtemps sous l'influence des Grecs de Massilie, amis déclarés des Romains.

3° Enfin comment Annibal aurait-il pu réunir en peu de jours les bateaux nécessaires pour franchir le Rhône, si les habitants des deux rives lui avaient été hostiles également?

Quoiqu'il en soit, les Barbares avaient réuni sur la rive gauche du Rhône une puissante armée et le passage d'un fleuve aussi large et aussi rapide avec la cavalerie, des bagages nombreux, des éléphants, en présence de l'ennemi, n'était point une chose facile.

Après avoir réuni un grand nombre de bateaux et de radeaux dans un endroit où le fleuve ne forme qu'un seul bras, Annibal envoya Hannon, l'un de ses lieutenants, à 200 stades au-dessus, dans un lieu où le courant se trouve partagé par une île assez considérable, avec ordre de franchir le second bras du Rhône. Aussitôt qu'il vit à un signal convenu que Hannon avait réussi, Annibal ordonna que le passage commençât. Les barbares attaqués par derrière, et voyant déjà leur camp pris au moment où le gros de l'armée abordait la rive gauche, abandonnèrent incontinent la défense du fleuve.

Tandis que l'armée carthaginoise surmontait ce premier obstacle, Publius Cornélius Scipion, père du général auquel était réservé l'honneur de finir cette guerre, arrivait aux bouches du Rhône avec une flotte de 60 galères et une armée consulaire composée de 2 légions romaines et de 16,000 alliés. Annibal n'était guère supérieur en nombre ; il avait alors 38,000 fantassins, 8000 chevaux, 37 éléphants. Livrer bataille à Scipion eût été compromettre toute la campagne avant le moment décisif ; car en cas d'échec le passage des Alpes devenait impossible, tandis qu'en Italie on pouvait espérer le soulèvement des Gaulois cisalpins, dont Magilus, l'un des chefs, était déjà arrivé au camp, dans le but de conduire l'armée dans sa marche à travers les Alpes. C'est ce qui nous explique pourquoi, refusant la bataille au consul, Annibal remonta le Rhône par la rive gauche, accompagné de Magilus ; se détournant ainsi quelque peu de son but, mais pénétrant dans un pays où les Romains n'osèrent point s'aventurer.

Quatre jours de marche dans la direction du nord amenèrent les Carthaginois au confluent du Rhône et de l'Isère. Ce pays était appelé l'Ile des Allobroges, parce qu'enfermé entre le Rhône, l'Isère et le premier chaînon des Alpes, il forme un delta défendu de tous les côtés. Deux frères s'en disputaient la possession ; en prenant le parti de l'aîné, nommé Brancus, pour lequel inclinaient les chefs, Annibal acquit des titres à sa reconnaissance. Brancus, rétabli par le concours des Carthaginois, reconforta ses alliés du mieux qu'il put et les accompagna lui-même jusqu'aux hautes Alpes avec une troupe des siens.

Arrêtons-nous un instant à ce point avec tous les commentateurs, pour voir si l'Isère est bien le fleuve dont il s'agit et quelle direction a été suivie dès lors ; car c'est ici que commencent les difficultés.

(1) Dans des temps très reculés les rives du golfe de Lyon étaient occupées par les Ibères et les Ligures. Plus tard les Volsces ou Bolges venus du nord de la Gaule, s'établirent en conquérants entre le Rhône et la chaîne des Pyrénées. Leur nom signifie en Kymri, les terribles, peut-être aussi les guerriers. La date de l'invasion des Volsces dans l'Ibéro-Ligurie (aujourd'hui le Languedoc) se déduit du fait que Scylax (4me siècle avant J.-C.) n'en fait pas mention et que vers l'an 280 les Volsces Tectosages sont cités pour la première fois. Selon Strabon les Saluviens étaient Ligures et Pline assure qu'ils étaient les plus célèbres entre les Ligures qui vivent au-delà des Alpes.

Tite-Live et Polybe décrivent tous deux une espèce d'île formée par le Rhône et une autre rivière ; mais le nom de cette rivière est Scaras dans les manuscrits de Polybe, dans quelques éditions on a substitué à ce nom celui d'Arar (la Saône) d'après la prétendue autorité de Tite-Live. En transportant Annibal jusqu'au confluent du Rhône et de la Saône, on se heurte violemment contre les distances indiquées par Polybe, lesquelles conviennent au contraire si l'Isère est la rivière vers laquelle Annibal est arrivé en 4 jours de marche depuis le passage du Rhône (1). Mais avant de corriger Polybe par Tite-Live il aurait fallu examiner avec soin le texte de l'auteur latin. Dans le manuscrit de Cambridge on lit: *Quartis castris ad insulam pervenit*, *ibi Bisarar Rhodanusque* etc. ; or Bisarar est plus près d'Isarar que d'Arar. En outre Tite-Live dit que les deux rivières confluentes proviennent de deux alpes différentes, « diversis ab Alpibus decurrentes ». Or, du temps de Tite-Live chacun savait que la Saône ne prend pas sa source dans les Alpes. C'est donc mal à propos que les éditeurs de Tite-Live le font parler de la Saône.

L'île des Allobroges de nos deux auteurs est donc bien la contrée dans laquelle se trouve Vienne en Dauphiné et non point l'étroite langue de terre dans laquelle est construit Lyon.

Le Scaras de Polybe est le nom grec de l'Isère, comme on peut le voir par Plutarque (2).

Ceci étant reconnu, dans quelle direction marche Annibal après avoir rétabli l'autorité du roi Brancus?

Polybe dit (3) qu'Annibal ayant marché pendant dix jours le long du fleuve (4) et ayant parcouru une distance de 800 stades, commença la montée vers les Alpes. C'est alors qu'il fut exposé à de très grands dangers.

Tite-Live est plus explicite (5). Annibal, dit-il, ne marcha pas droit devant lui, mais prit la gauche, inclina du côté du pays des Tricastins et de là, par l'extrémité du territoire des Vocontiens, il arriva chez les Tricoriens sans rencontrer aucun obstacle jusqu'à la Durance.

Polybe dit que l'on a remonté *le fleuve*, sans dire duquel des deux fleuves il s'agit Tite-Live dit qu'on changea de direction, ce qui prouve qu'on n'a pas suivi la rive du Rhône, mais plutôt celle de l'Isère ; c'est aussi la seule direction qui puisse amener dans le territoire des peuples indiqués par lui et aboutir à la Durance. Ceux qui pensent que Polybe a cru que l'armée avait suivi le Rhône le mettent donc forcément en contradiction avec Tite-Live. Ceux qui pensent que Polybe a pu parler ici de l'Isère ne trouvent entre les deux auteurs nulle contradiction. Mais il faut expliquer ces mots *par la gauche :* Dira-t-on comme M. Letronne que Tite-Live, regardant la carte depuis Rome, a appelé gauche ce qui pour Annibal était évidemment la droite? Cela semble au moins singulier. J'aimerais mieux supposer que l'historien parle de la gauche du fleuve et veut dire qu'Annibal ne franchit point l'Isère, mais remonta la rive gauche de ce fleuve. Il est à remarquer que Polybe ne parle d'aucun passage de fleuve après le passage du Rhône, ce qui concourt à faire admettre l'idée qu'Annibal parvint à Culare (Grenoble actuellement) en remontant la rive gauche de l'Isère.

On s'est récrié contre l'absurdité qu'il y avait à ramener Annibal de l'île des Allobroges jusqu'à St-Paul trois châteaux (Tricastinum) chef-lieu des Tricastins à l'époque où la Gaule était déjà conquise ; mais ce n'est pas ainsi que nous en-

(1) Pour arriver à l'Isère depuis le lieu où Annibal passa le Rhône il y a 75 milles, tandis que pour arriver à Lyon il y en a 175.

(2) De fluviis, p. 12.

(3) Chap. 50.

(4) Para ton potamon.

(5) Liv. XXI, c. 31 : Non recta regione iter instituit sed ad lævam in Tricastinos flexit : Indè, per extremam oram Vocontiorum agri, tetendit in Tricorios. Haud usquam impedita via, priusquam ad Druentiam flumen pervenit.

tendons Tite-Live : Le territoire des Tricastins s'étendait bien plus au nord-est et St-Paul se trouve situé à son extrémité sud-ouest. En laissant de côté la marche rétrograde jusqu'à St-Paul, qui serait contraire aux sources et parfaitement inexplicable, on peut supposer et l'on a supposé en effet trois directions qui toutes nous amèneraient dans cette vallée de la Haute-Durance, où commence la lutte. La première revient jusqu'à la Drôme et passe par Die (Dea Vocontiorum) et Gap. (Vapincum), pour rencontrer la Durance à Embrun (Ebrodunum), ville des Caturiges.

Dans une seconde hypothèse, parvenu à Culare en suivant l'Isère, Annibal remonte ensuite le Drac, un des principaux affluents de l'Isère et, toujours par la rive gauche, passe par St-Bonnet, puis il gagne Gap et Embrun.

Dans la troisième hypothèse l'armée traverse le Drac et suit la Romanche ; dans ce cas on évite Gap et l'on arrive en droite ligne sur Embrun. Entre ces trois systèmes, celui qui fait remonter l'Isère et le Drac me paraît concilier mieux les deux sources : Polybe qui dit que durant 800 stades on a remonté un fleuve avant d'atteindre à la montée des Alpes, et Tite-Live qui dit que l'on passa sur l'extrême limite des Vocontiens pour arriver de là chez les Tricoriens ; car le Drac forme justement la limite entre les Vocontiens et les Tricoriens, tandis qu'en suivant la Drôme on ne touche pas les Tricoriens et qu'en suivant la Romanche on ne touche ni les Tricoriens ni les Vocontiens.

Je ne parle ici que pour mémoire de deux autres hypothèses dont l'une fait suivre l'Isère jusqu'à son confluent avec l'Arc près de Montmeillant pour remonter l'Arc jusqu'au Mont-Cenis, tandis que l'autre suit tout le cours de l'Isère et parvient au Petit St-Bernard.

En suivant la vallée du Drac on compterait les 800 stades de Polybe, soit 100 milles romains, dès Romans à St-Bonnet. Jusqu'ici, en effet, on marche dans la plaine ou dans de larges vallées, tandis que depuis St-Bonnet on entre en plein dans la montagne pour passer du versant du Drac dans celui de la Durance et pour atteindre Gap et Embrun.

A la première montée des Alpes, selon Polybe, Annibal commence à rencontrer des ennemis dans les habitants du pays. Tite-Live ajoute qu'il eut à lutter contre les torrents débordés. Les montagnards occupaient le haut d'un défilé inexpugnable, mais peu habitués à la tactique militaire, ils ne le gardaient que durant le jour. Annibal occupa les hauteurs pendant la nuit avec un corps d'élite. Au point du jour, lorsque l'armée se mit en marche, elle fut attaquée avec impétuosité, mais Annibal accourut à son secours, battit les montagnards et s'empara de leur ville où il trouva des provisions en suffisance. Ce succès empêcha les habitants du voisinage d'entreprendre de nouveaux combats. En suivant la version de Tite-Live, Gap sera probablement la ville prise par Annibal.

Après avoir campé deux jours dans cet endroit, dit Polybe (1), Annibal continua sa route et chemina les jours suivants avec son armée, en sûreté, mais le 4e jour il fut exposé de nouveau à de très grands dangers. Les habitants du pays ayant conspiré contre lui, vinrent à sa rencontre avec des rameaux et des guirlandes. Annibal se méfie de ces apparences amicales, toutefois il accepte les vivres, les ôtages et les guides qu'on lui offre spontanément. Bientôt les montagnards, rassemblant leurs forces, se mirent à la poursuite de l'armée et l'attaquèrent dans une vallée étroite, d'un accès difficile et bordée de rochers escarpés.

Toute l'armée aurait péri dans cette embûche (2), si Annibal, redoutant de la part des barbares quelque dessein perfide, n'avait pas fait marcher en avant la cavalerie et les bagages et formé l'arrière-garde de son infanterie avec laquelle il soutint l'attaque, non sans pertes et sans efforts ; car l'ennemi roulait des pierres et des rochers sur les Carthaginois qui suivaient le pied de la montagne. Annibal fut obligé de rester la nuit avec la moitié de son armée au pied d'un certain rocher

(1) C. 52.
(2) C. 53.

blanc pour protéger sa cavalerie et ses bêtes de somme pendant qu'elles défilaient tout le long du ravin.

Le jour suivant Annibal atteignit le sommet des Alpes. On n'osait plus attaquer le gros de l'armée, mais on continuait à harceler les petits détachements et l'arrière-garde dans les endroits avantageux.

Arrivé sur le plateau, le général donne à ses troupes exténuées deux jours de repos. Il y avait déjà beaucoup de neige sur les sommets des montagnes (1), car, dit Polybe, on était au temps du coucher des Pleïades (2). Pour encourager ses soldats Annibal les harangua et leur montra de loin l'Italie qui était déjà sous leurs yeux, en leur rappelant les bonnes dispositions qui animaient les Gaulois, habitants des plaines dans lesquelles ils allaient entrer. Le jour suivant on commença la descente ; le chemin était étroit et rapide. En un certain endroit il ne fut plus possible aux éléphants ni aux chevaux d'avancer, parce que la terre s'était éboulée dans l'espace d'une stade et demie (environ 1000 pieds). Il était impossible de tourner cet endroit difficile, la neige rendant tout autre passage impraticable.

J'ai suivi le texte de Polybe dans ce que je viens de dire du passage des Alpes, précisément parce que c'est Polybe qu'on oppose à ceux qui soutiennent la voie du Mont-Genèvre que Tite-Live indique clairement. Ce dernier auteur n'ajoute rien d'essentiel à la narration de Polybe. L'histoire du roc calciné rendu friable au moyen d'un grand feu allumé et de vinaigre jeté dessus, est un détail dont Polybe ne parle pas et qui n'a certes pas l'importance qu'on s'est plu à y mettre. Ce moyen pouvait réussir avec du calcaire et sur un point très circonscrit. On peut d'ailleurs laisser cela de côté sans en conclure que tout le récit de Tite-Live est faux parce qu'il contient une erreur.

Si l'on admet que la ville prise de force par Annibal fut Gap, Brigantum (Briançon) serait la ville dont les habitants accueillirent Annibal avec des signes d'amitié pour l'attaquer ensuite lorsqu'il fut engagé dans les défilés.

Quant à la neige répandue depuis peu dans la partie la plus élevée du passage, ce fait n'a rien qui doive surprendre, à la fin d'octobre elle descend souvent bien plus bas et en automne les pluies des vallées tombent habituellement en neige dès une certaine hauteur.

Au point de vue de la distance parcourue à partir des premières ascensions (St-Bonnet) je ne saurais voir les difficultés aperçues par quelques auteurs. Polybe ne compte plus les stades, qui n'avaient point encore été mesurées, mais les journées de marche. Or les difficultés du passage et les combats incessants à livrer contre les habitants des Alpes durent allonger le trajet considérablement. Les 15 jours indiqués comme un on dit par Tite-Live n'ont donc rien d'exagéré et les 1200 stades données approximativement par Polybe (3) s'accordent aussi bien avec la route indiquée par Tite-Live qu'avec celles du Mont-Cenis ou du Petit-Saint-Bernard ; car, d'après l'Itinéraire d'Antonin, de Suze (Segusium) à Gap (Vapincum) on trouve 133 milles romains, ce qui, joint à 6 lieues, soit 18 milles de Gap à St-Bonnet, fait 151 milles. Or 150 milles font juste 1200 stades.

L'armée carthaginoise étant arrivée au pied des Alpes (4), Annibal laissa à ses soldats le temps de se refaire des fatigues excessives qu'ils venaient d'endurer. Lorsqu'ils furent suffisamment remis, il invita d'abord les Taurini à faire une alliance et à se liguer avec lui. Cette nation faisait alors la guerre aux Insubres et se méfiait des Carthaginois. Comme les Taurini ne prêtèrent pas l'oreille à ses propositions, Annibal alla mettre le siége devant leur ville et il l'emporta en trois jours. Par cet exploit il répandit une telle terreur parmi les Barbares du voisinage qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion. Les autres Gaulois qui

(1) C. 54.
(2) Fin d'octobre.
(3) L. III, c. 39.
(4) Ch. 60.

habitaient ces plaines auraient voulu se joindre à lui, comme c'était d'abord leur intention, mais les légions romaines ayant déjà traversé une grande partie de leur pays et ayant échappé à leurs embuscades, ces peuples (les Insubres) crurent plus prudent de rester tranquilles.

Dans ce temps (1) on reçut la nouvelle que Publius Scipion avait fait voile depuis l'embouchure du Rhône avec une partie de ses troupes, les avait débarquées à Pise en Etrurie, et de là avait gagné le Pô. Il avait réuni sous son commandement les troupes des prêteurs Manlius et Attilius qui se trouvaient déjà aux confins de la Cisalpine.

C'est dans ces circonstances qu'Annibal, désireux de gagner la confiance des Gaulois, s'avança dans la direction du Tessin à la rencontre du consul. La bataille du Tessin fut pour lui un heureux début dont l'exposition ne rentre plus dans notre sujet, mais dont l'effet immédiat fut d'assurer à Annibal l'alliance qu'il venait chercher de si loin.

Comme on voit, rien dans le texte de Polybe n'est en opposition avec celui de Tite-Live, et la voie du Mont-Genèvre s'accommode aux deux sources également bien.

On objecte que Polybe désigne sous le nom d'Allobroges les peuples contre lesquels l'armée eut à combattre dans le versant occidental des Alpes, peuples que Tite-Live désigne seulement sous le nom de montagnards et que la géographie ancienne appelle soit Caturiges, soit Medulli. Mais il est à remarquer sur ce point :

1° Que Polybe ne cherche pas à indiquer avec exactitude les noms des lieux et territoires qu'on a dû traverser.

2° Que le nom d'Allobroges (de all et brog, district élevé, haut-pays) a tout comme celui de Taurini et Taurisci, (de Taur, pic, sommet) dans le dialecte celtique le sens de montagnards.

3° Que, rapportés aux passages rivaux, les Allobroges constitueraient également une inexactitude de la part de Polybe. Dans la Tarantaise on aurait trouvé les Centrons, dans la Maurienne les Garoceli, dans les Alpes Pennines les Nantuates et les Veragri, aux alentours du mont Viso les Taurini et les Vibelli.

Ainsi Polybe a pris le nom du principal peuple, les Allobroges, pour un nom plus ou moins générique, équivalant à celui d'habitant des Alpes de cette région, sans donner leur nom spécial à chaque peuplade, tandis que Tite-Live, plus versé dans la géographie du pays, s'est servi avec plus d'exactitude du terme montagnards.

On objecte encore la position des Insubres qui, dit-on, ne se trouvent pas au pied du col du Genèvre mais : 1° la même réponse se présente ici. Au pied des Alpes Pennines et Grajes sont les Salasses et la distance à parcourir pour arriver d'Aoste dans la plaine du Pô est bien plus grande que celle qui sépare du Pô le vallon de la Doire Ripuaire.

2° En arrivant en Italie par le pays des Salasses, Annibal ne se trouvait pas devant Taurasia (Turin), capitale des Taurini, mais derrière, et pour y parvenir il devait revenir sur ses pas.

3° Rien ne nous prouve que les Insubres ne possédassent pas, dans ce temps-là, le pied méridional des Alpes dans la partie qui sépare la vallée d'Aoste (les Salasses) de la vallée de Suze (2). Cela est d'autant plus probable qu'en ce temps les Insubres étaient alliés des Salasses et qu'après la paix de Turin Annibal leur laissa la partie même du territoire des Taurini située au midi du Pô (3).

*(A suivre.)*

(1) Ch. 61.

(2) Le Canavèse et le val de Viu aujourd'hui.

(3) Pendant la seconde guerre Punique les Insubres s'étendent jusqu'à la Bormida, car lors de l'expédition de Magon (Tite-Live, liv. XXIX et XXX) on voit que ce général, après avoir combattu les Ligures des montagnes aux environs d'Albenga, puis avoir été battu par les Romains près d'Acqui, sur le territoire des Insubres, se retira sur Savone où étaient demeurés ses vaisseaux.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE PACHE, CITÉ-DERRIÈRE, 3.